

d'y rendre mon séjour de quelque utilité aux progrès de la botanique; je ne suis pas un Tournefort ni un Jussieu, mais je me livrerais tout entier à ce travail, par plaisir, et jusqu'à la mort..... »

Avec des sentiments d'orgueil, d'amour-propre exagéré comme ceux de Rousseau, de tels aveux qu'il se voyait à chaque instant obligé de renouveler, devaient coûter immensément; on le voit, du reste, par cette phrase qui revient presque dans chacune de ses lettres écrites de Bourgoïn: « Dans l'état où l'on m'a réduit, je puis être franc impunément, je n'en deviendrai pas plus misérable... »

Pressé de se retirer dans le midi, dont le climat serait favorable à sa santé, ayant à sa disposition le château de Lavagnac, où il pourra vivre seul, tranquille, d'où il lui sera facile de venir à son gré à Montpellier, visiter les professeur Venel et Gouan qu'il estime et dont il est aimé, il refuse opiniâtrement, croyant voir dans ces propositions généreuses de nouveaux pièges tendus par ses persécuteurs, ou de nouvelles occasions d'insulte.

Cependant il arrêta de repasser en Angleterre, de se rendre à Wootton, son ancienne habitation, pour y finir ses jours dans la solitude. Au mois de novembre, il reçut du duc de Choiseul, alors premier ministre, le passeport qu'il avait demandé pour retourner dans cet exil volontaire; mais la misère, la rigueur de la saison, des difficultés auxquelles il ne s'était pas attendu, les retards mis par l'ambassadeur d'Angleterre dans sa réponse, firent encore abandonner ce projet, comme tant d'autres. Il s'adressa de rechef au prince de Conti pour rentrer chez lui; il n'obtint pas d'autorisation immédiate; dès lors, il se figura que toutes ses lettres étaient interceptées, décachetées et lues aussi bien que celles qu'on lui adressait; il recommanda à tous ceux qui lui écrivaient de ne le faire que par duplicata ou d'une façon détournée, d'employer l'in-